ANONYME. — *Somalie.e.s. Synthèse de lecture sur la Corne de l'Afrique*

Alain Gascon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/20616>
DOI : 10.4000/etudesafricaines.20616
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017
Pagination : 175-179
ISBN : 978-2-7132-2688-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Alain Gascon, « ANONYME. — *Somalie.e.s. Synthèse de lecture sur la Corne de l'Afrique* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 225 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/20616> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.20616>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

ANONYME. — *Somalie.e.s. Synthèse de lecture sur la Corne de l'Afrique*

Alain Gascon

RÉFÉRENCE

ANONYME. — *Somalie.e.s. Synthèse de lecture sur la Corne de l'Afrique*, <http://segments.noblogs.org>, 2014, 188 p., bibl. (« Sources »), ill., PDF.

- 1 L'auteur, anonyme, de ce livre n'a pas non plus d'éditeur. Même si l'autoédition, facilitée par les ordinateurs, tend à se répandre, elle est, généralement, réservée aux romanciers et aux poètes. Dans la préface de *Somalie.e.s.*, l'auteur inconnu avertit son lecteur : « La raison première de mon intérêt pour cette région est l'absence d'État depuis plus de deux décennies, curieux de comprendre les mécanismes de pouvoir qui s'y substituent. » Il ajoute ensuite : « Je n'ai jamais mis les pieds en Somalie, ne connais aucun Somalien, ne parle pas la langue et mes connaissances ne sont qu'une synthèse intellectuelle de mes lectures, une sorte d'abstraction lointaine (*sic.*). Je n'ai aucun lien direct, familial ou sentimental particulier avec ce pays » (p. 3). À la suite de cette déclaration de « non-intention », on pourrait craindre le pire. On a déjà lu et entendu l'affirmation paradoxale, et évidemment indémontrable, qu'un observateur « naïf », « abstrait », car dégagé de tout conditionnement, de toute sympathie ou de connaissance, serait plus « objectif » qu'un « spécialiste ». Peut-être une dépêche d'agence qui fonctionnerait « automatiquement »... s'il en existe ? Plus intéressant est le souci revendiqué de comprendre comment les Somaliens vivent depuis un quart de siècle « sans État ». Le « sans État » à l'instar du « sans frontières » évoque un monde qui n'existe pas et qui n'a jamais existé. Rappelons, quand même, que pour ses habitants, la Somalie n'est pas une abstraction !
- 2 L'auteur nous explique un peu plus loin sa « méthode » de travail qui, somme toute, est plus banale qu'innovante : « J'ai écumé les bibliographies pour trouver (*sic.*) à lire une quarantaine de livres et plus d'une centaine d'articles universitaires consacrés à la

Somalie, écrits en français entre 1950 et aujourd'hui. » Notre auteur ne joint pas sa bibliographie au texte autoédité mais il indique le site internet où l'on peut la consulter. Hélas, il n'a pas pris la peine d'indiquer les références utilisées dans le cours du texte, mais signale — et c'est tout à son honneur — les livres qu'il n'a pas lus. Heureusement, il ne s'est pas limité au français et il a beaucoup lu en anglais, mais les études somaliennes se sont également développées en italien et en allemand¹. Il y a, toutefois, des somalisants qui s'expriment en français (Mohamed Abdi, Daniel Compagnon, Marc Fontrier, Jean-Christophe Mabire, Marcel Djama, Géraldine Pinaudt) et ils ont du mérite. En effet, enseigné jusqu'en 1990, le somali a été rayé des langues proposées à l'Inalco, en dépit des protestations des étudiants — dont l'auteur de ces lignes —, dans l'indifférence générale de la plupart des chercheurs comme de l'ensemble des décideurs politiques et sans aucune explication. Sans doute, le salaire de la lectrice de somali obérerait-il gravement les finances de l'Inalco ou, peut-être, celles du ministère ou même de la France ! Notre anonyme écrit encore : « Cet abrégé (de 182 pages !) n'est qu'un résumé de ce qui m'a été accessible sur la Somalie, par le prisme de leurs auteurs, un peu de ce qui nous est donné à voir sur le sujet lorsque l'on est aussi éloigné que nous le sommes, vous et moi » (p. 3). Ce livre nous révèle également le prisme de son auteur inconnu.

- 3 Quand un somalisant (ou quelqu'un qui s'efforce de l'être) consulte la liste des ouvrages et des articles effectivement lus, il remarque que l'auteur n'a pas choisi « au hasard » de l'accessibilité. Il a procédé à des classements et privilégié une lecture à la fois événementielle et « anthropologique » parfois un peu essentialiste de la Somalie à l'instar des journalistes et des observateurs de bonne volonté. Son livre manque, en conséquence, de recul historique notamment sur les périodes antécoloniale, coloniale et postcoloniale d'avant les débuts de la guerre civile qui a commencé dès 1988 avant la chute de Siyaad Barre. Il en aurait trouvé dans les livres de L. V. Cassanelli ou de J. Markakis qu'il mentionne pourtant et dans l'*Historical Dictionary of Somalia* de Castagno qu'il ignore. S'il avait consulté les travaux historiques sur la Corne (Éthiopie, Somalie), il se serait méfié de l'*Histoire sommaire* (sic.) de feu J. Doresse. Ce dernier dépeint les Somali comme des envahisseurs tard venus de la péninsule Arabique qui auraient refoulé les Oromo vers les hautes terres éthiopiennes chrétiennes : cette hypothèse est abandonnée faute de preuves. La résistance de seyyid Maxamed Cabdille Xasan, le *Mad Mullah*, à la colonisation britannique est certes abordée, mais dans l'ouvrage apologétique de N. Lécuyer-Samantar alors qu'aucun écrit des *Shabaab* ne se réclame du seyyid. Dommage également qu'il n'ait pas lu *Somalia, Nation in Search of a State* de Laitin et Samatar qui lui aurait fourni des réponses à ses questions sur l'État somalien avant l'effondrement de la dictature de Siyaad Barre. Enfin, le lecteur pointilleux remarquera que la chronologie n'est pas toujours très sûre.
- 4 Quoiqu'on puisse en penser, la méconnaissance du somali n'est pas sans conséquence. Elle aurait évité les graphies variables des toponymes et des patronymes somali (et les confusions qui en découlent) dont l'auteur a été la victime. En effet, beaucoup de somalisants, très souvent arabisants et islamisants, demeurent fidèles aux transcriptions de l'arabe pleines de signes diacritiques suscrits et souscrits. Les cartes, jusqu'à une date récente², ont conservé les graphies approximatives héritées des colonisateurs britanniques et italiens. Or, à la demande du gouvernement somalien, des linguistes européens (B. W. Andrzejewski, I. M. Lewis, J. Tubiana) ont écrit le somali en caractères latins en proscrivant tout signe diacritique. Des *sheyk*, qui s'opposaient à la réforme au nom de *laatin waa diin* (le latin contre Dieu), furent exécutés par la dictature

de Siyaad Barre qui se réclamait du matérialisme scientifique et ne tolérait aucune opposition. En même temps, avec les méthodes inspirées de l'URSS, le régime engageait la « détribalisation » — la lutte contre les clans — et imposait le dialecte somali, majoritaire dans l'ex-Somalie italienne, aux dépens du dialecte en usage au Somaliland. À mesure que la poigne de Siyaad, contesté depuis la défaite de l'armée en Éthiopie en 1978, s'appesantissait sur les Somaliens, le dictateur cherchait des appuis auprès des États-Unis et de leurs alliés. Il en obtint auprès du principal débouché des exportations de bétail vif pour le *hajj*, l'Arabie Saoudite qui décréta, opportunément, un embargo. Elle ne le leva qu'avec l'envoi, en Somalie, de prêcheurs wahhabites qui construisirent mosquées et madrasas afin de combattre l'influence des confréries soufiques et de la langue somali, avantageusement remplacée par celle du Prophète³. Rappelons que ces deux langues appartiennent au phylum afro-asiatique (ex-(c)hamito/couchito-sémitique), mais qu'elles diffèrent autant que le persan de l'allemand, pourtant du même phylum. Ces conflits à l'échelle de la Corne, de la mer Rouge et du monde arabo-islamique, obligent à sortir la guerre qui déchire la Somalie du qualificatif « ethnique » ou clanique dans laquelle on l'enferme trop souvent et de l'inclure dans une histoire du temps long.

- 5 L'auteur a perçu le caractère multicausal des conflits qui traversent la péninsule somali depuis plusieurs siècles, qui s'endorment et qui se sont réveillés avec la dictature et n'ont pas cessé depuis son terme. Il a divisé son livre en neuf chapitres courts et d'inégal intérêt : « Somali, Somalies, Somalie ? Pan-somali, Somalie, Ex-Somalie, Somalisation, Somalistan ? et Çomali. » Les parties les plus intéressantes concernent l'actualité la plus récente que notre anonyme a su habilement traquer sur Internet. Il a établi des relations de causalité entre des faits, souvent isolés, signalés dans les médias mais parfois oubliés ou négligés. Il rappelle ainsi que les pêcheurs européens et asiatiques ont « acheté » à l'encan des droits de pêche à tel ou tel seigneur de la guerre impécunieux. Leurs bateaux-usines ont pillé les richesses halieutiques nées de la rencontre d'un courant marin plus frais avec les eaux de l'océan Indien au large de Mogadiscio jusqu'à ce que les pêcheurs les attaquent, s'en emparent et se tournent vers la piraterie bien plus rémunératrice. D'autant que le tsunami de 2004 a ravagé les rivages somaliens sans qu'aucun secours ne soit venu, déterré et éventré des conteneurs de déchets suspects noyés au large dont les contenus ont provoqué la mort des bancs de poissons et rendu les pêcheurs malades. Les mafias italiennes, spécialisées dans le trafic des ordures, ont noué de précieux contacts avec les antennes des chefs de guerre dans la diaspora somalienne tant en Europe, que dans le Golfe qu'au Kenya. Le lecteur trouvera une synthèse sur les Somalistans qui se sont créés dans des villes du Royaume-Uni et aux États-Unis (Minneapolis) où s'agrègent les migrants somaliens. Ils ont recruté pour les différents groupes *shaabab* où ils se confrontent avec des recrues locales et des « volontaires » aguerris venus d'Afghanistan et du Pakistan. En effet, la question du sens du combat n'est jamais résolue : lutte-t-on pour instaurer l'*Umma* ou pour rassembler dans une Somalie, les Somaliens, les Somalilandais, les Somali d'Éthiopie (Ogaden), du Kenya et de Djibouti ? Leurs sites Internet s'efforcent de faire la synthèse en juxtaposant des caractères arabes et du somali écrit avec des lettres latines. Un chapitre traite, et ce n'est pas fréquent, d'un « État » qui cherche à s'affirmer comme tel et possède donc un site web. À la limite indécise et disputée entre, à l'Ouest, le Somaliland et à l'Est, le Puntland, apparaît l'État de Khatumo dont le drapeau comporte un dromadaire. Sur son territoire, se dressent les ruines de la

forteresse de Taleex, « capitale » Maxamed Cabdille Xasan, dont il se réclame comme d'Ahmet Gurey⁴, le conquérant du royaume chrétien d'Éthiopie au XVI^e siècle.

- 6 Le lecteur qui cherche des analyses et des chronologies rigoureuses sur l'islam somali, sur l'histoire des développements successifs des conflits somaliens et sur la « malédiction des frontières » se reportera, après avoir lu *Somali.e.s*, à des auteurs somalisants « classiques » : M. Fontrier, I. M. Lewis et les ouvrages collectifs de D. Feyissa, M. V. Höhne et de V. Luling. Notre inconnu mentionne, et on peut l'en féliciter, le romancier somalien de langue anglaise Nuruddin Farah que Jacqueline Bardolph découvrit et traduisit en français. Pour l'auteur de ces lignes, par le diagnostic lucide, impitoyable et tendre de la société somalienne, il est l'égal des grands romanciers égyptiens contemporains : Naguib Mahfouz, Sonnalah Ibrahim ou Alaa El-Aswany. Ses livres, qui jamais ne prennent le ton du pamphlet, nous dépeignent les heurs et malheurs des hommes et des femmes aux prises avec les foucades, les oukases et les caprices de Siyaad Barre, l'un des dictateurs les plus cruels, les plus implacables, les plus monstrueux dans la bêtise que la terre ait porté, même si la concurrence est vive dans ce domaine. L'auteur de *Somali.e.s* avait matière, en utilisant l'ensemble des romans et des écrits de Nuruddin Farah, à un chapitre sur les effets destructeurs à long terme du régime de Siyaad qui fut, un temps, célébré par la « gauche » européenne (voir la bibliographie dont certains ouvrages sont accessibles sur le site de <http://segments.noblogs.org> à partir de l'onglet « Sources »). Il aurait précédé les parties sur les migrations récentes qui sont venues grossir une diaspora plus ancienne. Le romancier, prévenu que le dictateur voulait l'emprisonner, n'est pas retourné à Mogadiscio et demeure en exil où ses positions courageuses lui ont valu une solide haine même parmi la diaspora. Il a en effet dénoncé le sort fait aux femmes : alors que les hommes passent leur temps dans de longues palabres où ils « broutent » le *qaat*⁵, elles font vivre les familles. Il a publiquement qualifié⁶ les chefs de clans, les seigneurs de la guerre et autres de mafia qui vivent confortablement dans leurs repaires, ou à Nairobi, gardés par des miliciens, et qui expulsent les paysans des terres irriguées du Sud. Après avoir investi dans la piraterie, tant qu'elle était rentable, ils protègent et organisent le trafic du charbon de bois vers le Golfe et, également, le transfert des migrants à travers la mer Rouge. N. Farah en apprend sans doute beaucoup plus sur les Somaliens, les Somali et la Somalie que bien des traités anthropologiques.
- 7 Pour en terminer, relevons, également, que l'auteur anonyme aurait gagné à critiquer ses sources, presque exclusivement européennes, et à les replacer à l'époque où elles furent publiées pour la première fois. I. M. Lewis, anthropologue héritier de la tradition britannique, a effectué ses premières enquêtes, il y a plus de soixante ans, alors que le Somaliland était la colonie « oubliée » du Commonwealth. Les somalisants qui enquêtent, recherchent et publient au XXI^e siècle n'ont ni le même cadre, ni la même culture, ni les mêmes pratiques, ni les mêmes patrons que Lewis, leur père-fondateur !
- 8 Il fallait formuler ces réserves, non pas comme un professeur à une copie, et l'auteur s'y attendait comme il l'écrit au début de son livre. Espérons, toutefois, qu'elles ne furent pas la cause de sa décision de demeurer « aux auteurs absents ». Il faut, en conclusion, reconnaître que cet auteur, en rédigeant son abrégé, a fait œuvre utile pour les journalistes, les étudiants et les enseignants et on doit l'en féliciter. Revendiquant hautement de rester anonyme, il fait penser aux *Anonymous*, ces lanceurs d'alerte-hackers-chevaliers blancs qui sévissent, parfois judicieusement et efficacement, sur le

web tels les cowboys justiciers du Far West. Après d'autres, *Somali.e.s* lance une alerte : la culture d'un peuple privé d'État.s est en danger !

NOTES

1. À titre d'exemple, voir les congrès internationaux d'études somali de la Somali Studies International Association (SSIA) tenus à Hambourg en 1983, à Rome en 1986, à Berlin en 1996. Le 13^e Congrès international de la SSIA est prévu pour août 2018 à Mogadishu, <http://www.somalistudies.org/>.
2. La carte Michelin n° 745, *Afrique Nord-Est, Arabie*, adopte l'orthographe somali des toponymes et l'auteur aurait gagné à s'y reporter et à inviter le lecteur à le faire.
3. Les Somali pratiquent le « colinguisme » : l'arabe pour la prière, le somali dialectal dans la vie sociale, le somali « officiel », parfois du persan dans les ports et des idiomes bantous au Sud. Voir A. MEDDEB & A. REY, « Langue française, langue plurielle », *Esprit*, juillet 2001, pp. 5-19.
4. Le « Gaucher » en somali et en amharique : *Graññ*.
5. *Catha edulis* Forsk : *khât* en arabe, *tchat* en amharique. Entre hommes, pendant les chaudes après-midis, on mâche (brouste) les feuilles encore fraîches et au bout de quatre ou cinq heures, on devient apathique. On trompe l'ennui, le chômage, la misère. Les gouvernements le savent bien, comme à Djibouti où l'on achète la tranquillité publique par la vente du *qaat* quotidien.
6. Lors de son invitation pour des conférences à l'EHESS à Paris (témoignage personnel).